

Villa Bernasconi et Festival Mai au Parc

Revue de presse 2016

* Les articles les plus conséquents sont réunis dans ce dossier. Ils sont précédés d'un * dans la liste ci-dessous. Tous les articles et podcasts radio ou tv sont disponibles sur demande par email à m.roudit@lancy.ch.

Exposition Tomi Ungerer – 21.11.2015–21.02.2016

Suite revue de presse en 2016 :

Les Nouvelles, janvier 2016, *Coup de crayon à la Villa Bernasconi*

*Le Matin Dimanche, 3 janvier 2016, *Culture 2015, Le meilleur de l'année par ceux qui l'ont faite*

Tribune de Genève, 7 janvier 2016, *Exposition Tomi Ungerer toujours vert*

Léman Bleu, Le journal de la culture, 18 janvier 2016

*Journal des Arts, 22 janvier 2016, *Tomi Ungerer portrait*

Tribune de Genève, 2 février 2016, *Illustrateur*

Radio Cité, 19 février 2016, Interview Hélène Mariéthoz à propos de l'exposition Tomi Ungerer

Lancy TV

Exposition Nouvelles vagues – 09.04–22.05.2016

Tribune de Genève, Le Guide, 8 avril 2016, *Vagues*

*Le Temps, 28 avril 2016, *Jeunes plasticiens, expressions et identités*

Lancy TV

Festival Mai au Parc – 09.04–22.05.2016

*Le Courrier Genève, 19 mai 2016, *Mai au Parc fait ce qui lui plaît !*

*Tribune de Genève, 19 mai 2016, *Mai au parc se fait tout beau*

Tribune de Genève, 20 mai 2016, *Festival en plein air*

Tribune de Genève, 21 mai 2016, *Mai au parc déploie ses charmes à Lancy*

Le Matin Dimanche, 22 mai 2016, *Théâtre, cirque et concert au parc*

Go out !, mai 2016, *Le bonheur est dans le parc*

Femina, 23 mai 2015, *Poussière du monde*

Les Nouvelles, mai 2016, *Le bonheur est au parc*

GHI, 18 mai 2016, *Mai spectaculaire !*

20 Minutes, 5 mai 2016, *Projections à 360° dans une bulle géante*

Exposition Conversation autour d'une collection – 09.04–22.05.2016

RTS Espace 2, Les Matinales, 23 juin 2016, interview des Petignat

Le Matin dimanche, 26.06.2016, *Grand-Lancy (GE) Collectionneurs de mère en fils*

Les Nouvelles d'Onex, juillet 2016, Conversation autour d'une collection

Le Temps / Sortir, juillet 2016, Conversation autour d'une collection

*Tribune de Genève, 15 juillet 2016, Ces collectionneurs qui aiment partager leur passion

*bilan.ch, 16 juillet 2016, *Lancy, La Villa Bernasconi accueille (une partie) de la collection Petignat*

Le Courrier, 28 juillet 2016, Villa Bernasconi

Lancy TV, 5 juillet 2016, *Collection Petignat, En art comme en famille l'instinct suffit*

Exposition Objects in mirror might be closer (...) – 17.09–13.11.2016

Discover Germany and Switzerland, septembre 2016, *A home for art*

Go out!, septembre 2016, *Duo con brio*

* Le Courrier, 23 septembre 2016, *Julian et Julius une affaire de perception*

*Le Temps, 27 octobre 2016, *Le temps des hommes et celui de la planète*

Les Nouvelles, septembre 2016

Sortir, Le Temps, septembre 2016

Sur la terre, octobre à décembre 2016

Tribune des arts, septembre 2016

Up & coming, 19 août 2016

Ville de Lancy



Le Mag

Le Magazin
27 décembre 2015



Culture 2015

Le meilleur de l'année
par ceux qui l'ont faite

Santé Un bébé a été guéri d'une grave leucémie grâce à la thérapie cellulaire **54**

Festivités Avec ses notes de fruits rouges, le champagne rosé s'invite à table **57**

Balade Dans la belle ville de Lausanne, qui a revêtu ses habits de lumière **64-65**



américaine Lucinda Childs, trois chorégraphes dansées par sa nièce, Ruth Childs. Ces trois solos datent des années soixante, ils représentent la genèse du vocabulaire de la

début février, en même temps que sera donné «Dance», l'un des chefs-d'œuvre de Lucinda Childs, qu'elle a créé en 1979.»

Collection Philipp Keel. © Diogenes Verlag AG, Zurich/Tomi Ungerer



Tomi Ungerer, un sale gamin raconteur d'histoires



Tom Tirabosco, scénariste et dessinateur du roman graphique «Wonderland», paru en avril 2015 aux Ed. Atrabile.

► **Exposition «Tomi Ungerer. Ce n'est pas que pour les enfants.» Jusqu'au 21 février 2016 à la villa Bernasconi, Genève**

«Qui n'a pas grandi avec les livres de Tomi Ungerer? Le génial dessinateur des «Trois brigands», du «Géant de Zéralda» ou de «Pas de baiser pour Maman» est à l'honneur à Zurich et Genève. Cet artiste génial a créé entre 30 000 et 40 000 dessins qui couvrent le champ du livre jeunesse comme celui du dessin érotique. Tomi, c'est l'exemple même de l'artiste total, libre et boulimique, joueur et provocateur, «caméléoniste» comme il aime se définir. Dans le cadre de

l'exposition genevoise à la Villa Bernasconi, c'est à la HEAD où il donne une conférence dans une salle comble que je rencontre le personnage. Je découvre un gamin de 84 ans, rigolard et léger, grand raconteur d'histoires et malicieux showman sous son feutre noir. Tomi Ungerer a traversé le XXe siècle en sale gamin génial, et ses dessins sont la preuve qu'un artiste peut être au service de la poésie comme des grands combats politiques de son époque. Devant ses fameuses affiches contre la guerre du Vietnam, on reste fasciné par la radicalité et la modernité de ses propositions graphiques.»

Harip



dessinés lui
«Les ombre

«La flûte de Chaur
donné à l'
le 28 nove
«J'ai eu la c
plaisir de v
Hariprasad
tuose du «b
traversière
bou. Il a jou

TOMI UNGERER

DESSINATEUR ET ILLUSTRATEUR

« L'artiste âgé de 85 ans pratique un mélange des genres détonnant entre livres pour enfants et dessins érotiques. Il bénéficie cette année d'une série d'expositions en Europe »

□ Prenant appui sur une canne flanquée d'une sonnette de bicyclette, il s'avance à pas comptés dans le hall de son hôtel parisien, un gros catalogue d'exposition sous le bras. Tout sourire et droit comme un « i » dans sa longue doudoune bleu foncé, il tend une main ornée d'un gros pansement enveloppant le médium. « *Je me suis foulé le doigt en faisant tourner des tables avec trois copains* », lance-t-il en éclatant aussitôt d'un rire enfantin. Un de ses amis souhaitait entrer en contact avec sa femme décédée, m'explique cet adepte du spiritisme. « *Quand il a compris que celle-ci l'avait trompée avec ses deux potes, il a été pris d'une colère noire et m'a blessé.* » Mort et sexe sont deux thèmes de prédilection de cet incorrigible provocateur qui aime défier les codes de conduite, enfreindre les tabous et renverser l'ordre établi. À l'âge de 5 ans, il grimpe sur un tabouret pour montrer ses fesses à travers la fenêtre. Farce de garnement ? Pas du tout. « *Ce petit exploit a mis un terme aux longs regards intrusifs de notre voisine, confesse-t-il, l'œil rigolard. Pour la première fois, j'ai pesé sur le cours des événements. Et cette provocation a fait naître une vocation.* »

Un dessinateur satirique

Vieux brigand aux cheveux blancs par des décennies d'insoumission, Tomi Ungerer est avant tout un dessinateur satirique. Un illustrateur qui a fait de la provocation son sacerdoce. Qui a pris un malin plaisir à mélanger les genres : dessins de livres pour enfants, feuilles caustiques et dessins érotiques. « *En France, je suis surtout connu pour mes livres pour enfants*, déplore ce touche-à-tout qui aime butiner en s'amusant. *Outre-Rhin, savez-vous qu'un magazine m'a inscrit sur la liste des 100 Allemands les plus populaires ? Moi l'Alsacien... !* », ironise-t-il. Il est vrai que sa verve satirique demeure peu connue des Français, qui ont surtout lu ses ouvrages de jeunesse comme *Jean de la Lune* (1969) ou *Otto* (1999), mettant en scène crapules au cœur tendre, ogres assagis et animaux controversés érigés au statut de héros. Une bonne vingtaine d'entre eux ont été édités depuis cinquante ans par l'École des loisirs. En 1970, il publie *Fornicon* (éd. Diogènes), une charge contre la mécanisation de la sexualité, contre « *la tyrannie d'une sexualité où les sentiments et l'estime de l'autre sont absents* ». On lui reproche le mélange des genres. Ses livres « jeunesse » sont aussitôt bannis des pages du *New York Times* avant de l'être des bibliothèques publiques américaines, puis britanniques. « *Un agent provocateur aime recueillir des réactions. À la longue, une mauvaise réputation devient une bonne publicité* », glisse en pouffant cet

éternel adolescent qui a souvent agi de façon compulsive sans en mesurer les conséquences. Dans les années 1980 et 1990, il réalise plusieurs livres érotiques faisant l'éloge d'une sexualité rabelaisienne, joyeuse et innocente. L'un des plus réussis est le *Kamasutra des grenouilles* (éd. Musées de Strasbourg), qui connut un grand succès outre-Rhin. Dessins explicites à l'appui, celui-ci prend pour modèle ces drôles de batraciens aux mœurs amoureuses réputées.

Compagnonnage avec la mort

« *Tomi Ungerer aime les zones grises et les ambiguïtés. Il s'applique à aiguïser les malentendus. Il passe pour un phallocrate aux yeux des féministes, pour un douteux progressiste pour les conservateurs, pour un ennemi public aux yeux des pédagogues* », explique Stephan Muller qui lui a consacré un livre d'entretiens (*Un point c'est tout*, éd. Bayard, 2011).

Petit dernier d'une famille protestante alsacienne aisée, composée d'horlogers de père en fils depuis trois générations, le petit Tomi sera confronté très jeune à la mort. À l'âge de 3 ans et demi, son père, ingénieur, fabricant d'horloges astronomiques, artiste et historien, est emporté par une septicémie. Le fiston flirtera à son tour à trois reprises avec cette drôle de compagne. À 8 ans, il plonge dans les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, découvre la violence, le lavage de cerveau et l'endoctrinement perpétrés par les nazis. Sous le joug allemand, l'utilisation du français est déclarée illégale. Les Alsaciens peuvent être arrêtés pour un « bonjour » ou un « merci ». « *Le couteau sous la gorge, j'ai appris la langue en trois petits mois. Je me suis pris d'affection pour la Grande Faucheuse. Nous l'accusons de tous les maux, mais seuls les hommes et la nature en sont responsables. La mort assume seulement le rôle de douanier de l'éternité* », observe-t-il en bon poète-philosophe. Hypersensible et d'une santé précaire, le jeune Tomi apprend à survivre en milieu hostile, choyé par une mère qui mène désormais seule la barque de la famille Ungerer. Élève turbulent et blagueur, il loupe son bac puis échoue au concours d'entrée aux Beaux-Arts. À l'âge de



Tomi Ungerer. © Photo : Sam Norval/Corner of the cave media.

22 ans, il décide de faire du dessin son gagne-pain. Il intègre l'École municipale des arts décoratifs de Strasbourg tout en travaillant comme étalagiste et affichiste.

Livres jeunesse et affiches coup de poing

Fasciné par l'Amérique, il débarque à New York en 1956 avec 60 dollars en poche. Carton à dessins sous le bras, il part, en VRP, à la conquête des *art directors* [directeurs artistiques] de Manhattan. Il travaille « *comme*

une brute », démarchant le jour, dessinant la nuit. Son premier dessin publié dans un magazine montre l'Oncle Sam portant un buste de Marianne en la soulevant par les seins. Vive protestation de l'ambassade de France. Le succès est immédiat. En 1957, il publie un livre jeunesse chez Harper & Row, *Les Mellops font de l'avion*, qui remporte le prix d'honneur du Children's Spring Book Festival du *New York Herald Tribune*. Un an plus tard, *Cricor* (l'histoire d'un serpent) remporte le premier prix

de ce même concours. Les commandes se multiplient venant de magazines et quotidiens : *Esquire*, *Life*, *Harper's*, *Fortune*, *The New York Times* publient ses dessins.

« *Je suis arrivé au bon endroit au bon moment. L'illustration était à son zénith dans la presse. Les années 1950 et 1960 ont été une époque bénie pour les dessinateurs* », explique-t-il.

Les livres, les imprimés de toutes sortes mais aussi les affiches sont ses principaux supports de diffusion. Dans les années 1960, il dénonce à grand coup d'affiches la ségrégation et la guerre du Vietnam. Son affiche *Black power/white power*, montrant un Blanc et un Noir s'entre-dévorant, est tirée à 250 000 exemplaires. Il travaille aussi pour la publicité qui est alors sa principale source de revenus. *Attendez-vous à l'inattendu*, réalisée pour la Loterie nationale new-yorkaise et montrant un poisson avalant un sous-marin, est une de ses campagnes les plus connues.

Ce sont ses colères, ses aversions qui nourrissent et entretiennent sa créativité. Elles qui engendrent son trait souvent violent et incisif. Ses dessins résultent de longues heures de travail, au prix de centaines de croquis qui s'alignent sur les pages de ses carnets d'esquisses.

« *Comme la plupart des illustrateurs, la technique à laquelle il a eu recours le plus souvent depuis le début de sa carrière pour ses dessins originaux est l'encre de Chine et les encres de couleurs en lavis, appliquées soit à la plume, soit au pinceau* », explique Thérèse Willer, conservatrice du Musée Tomi Ungerer-Centre international de l'illustration et auteure d'une somme consacrée à l'art graphique de l'artiste (*Tomi Ungerer. Graphic Art*, Éditions du Rocher, 2011). « *Avec lui, cela fuse dans tous les sens, il a 36 000 idées à la minute. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1975. Il avait un regard scrutateur et des yeux bleus d'acier. Il portait des bottes de cow-boy et une veste en velours côtelé. Une mèche de cheveux lui tombait sur les yeux* », se souvient Thérèse Willer.

Tomi Ungerer puise nombre de ses virulentes critiques sociales dans son environnement immédiat, dans le Manhattan des années 1950 et 1960 en premier

lieu. Il pointe les travers de la haute société new-yorkaise qu'il côtoie aux côtés de sa seconde épouse, Miriam, qui organise réceptions et soirées dans lesquelles on croise parfois Stanley Kubrick, Philip Roth, Tom Wolfe ou encore Günter Grass. En 1966, il publie *The Party* (Paragraphic Books), une satire acidulée dépeignant une soirée mondaine typique de la « bonne société » new-yorkaise. En 1970, il croise Yvonne sur les quais du métro. C'est le coup de foudre. Les tourtereaux quittent New York, ses cadences folles et ses nouveaux gratte-ciel anonymes faits de verre et d'acier pour partir s'installer en Nouvelle-Écosse (Canada), sur une presqu'île isolée plantée face à l'océan. Ce séjour sur ces terres âpres et violentes donnera naissance à *Slow Agony* (Diogènes), soit « *la vision d'une certaine dissolution de la présence humaine* » : maisons qui s'écroulent, voitures rongées par la rouille, stations-service à l'abandon. Puis à *Babylon*, un réquisitoire contre la société contemporaine en forme de catalogue de ses principaux maux. En 1976, le couple s'installe en Irlande dans une vieille ferme au confort rugueux perchée en haut d'une falaise face à l'océan. Yvonne et Tomi s'improvisent fermiers. Ils prennent soin d'une trentaine de vaches et de 600 moutons. Le matin, l'illustrateur est à l'atelier, l'après-midi à la ferme.

Une pratique engagée

Parallèlement à sa vie de créateur, Tomi Ungerer défend bec et ongles les causes qui lui tiennent à cœur. Il lutte activement pour la réconciliation franco-allemande et contre le racisme et l'antisémitisme. Il prend aussi la défense du dessin qu'il juge négligé par le monde de la culture en incitant à l'ouverture d'un lieu. Le Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'illustration est inauguré en 2007 à Strasbourg. Citoyen du monde, Tomi Ungerer dénonce aujourd'hui, dans ses collages, photomontages et autres assemblages réalisés à l'aide de matériaux de récupération, les malheurs de pays jouant sous les pressions conjuguées de la mondialisation et du changement climatique.

« *Quand on a un talent, il doit être mis au service de la société. Il y a peu d'engagement aujourd'hui. Les artistes sont de plus en plus nombrilistes, particulièrement dans le monde des lettres et dans celui des arts plastiques* », entonne-t-il avec son inimitable accent alsacien. Lui, le colérique, voudrait renverser l'ordre social. Cul par-dessus tête.

Éric Tariant

→ Retrouvez la fiche biographique développée de Tomi Ungerer sur : www.LeJournaldesArts.fr

Jeunes plasticiens, expressions et identités

EXPOSITION Contrasté et cohérent, l'accrochage «Nouvelles vagues» réunit à la Villa Bernasconi des propositions pleines de caractère

Les «nouvelles vagues» que soulève l'exposition du printemps à la Villa Bernasconi représentent non seulement le renouveau de la scène artistique genevoise, renouveau favorisé par des artistes venus d'autres horizons, mais également les vagues que suscitent les œuvres respectives des différents plasticiens, et qui sans fin viennent s'échouer sur la grève. Le motif de la vague fait enfin allusion aux flots que traversent les migrants, par exemple dans un beau travail vidéo de Dorian Ozhan Sari, artiste turc établi à Genève. A la barre d'un canot à moteur, celui-ci, dans cette manière d'autoportrait, évoque les espoirs des arrivants, et les désillusions possibles auxquelles il leur faut se préparer – ceci sans nulle acrimonie, au contraire dans un esprit qu'on peut qualifier de poétique.

Du même jeune artiste, on découvrira une impressionnante sculpture au sol constituée de matelas teints en noir et assemblés de manière à former un taureau sur le dos. Intitulée *Je me suis*

réveillé. Il faisait encore nuit, cette pièce émane d'un rêve, mais aussi d'un étonnement devant la quantité d'affaires déposées sur le trottoir, parmi lesquelles de nombreux matelas dont les gens ne veulent plus, et qui appellent aussi bien le sommeil que le rêve, ou le cauchemar (le taureau en question n'a plus de tête, mais il n'en semble pas moins vivant, et puissant). «Le tissu du matelas était devenu ma peau, explique l'artiste dans la publication qui accompagne l'exposition. La mousse était mes muscles. Chacun des matelas de mes sculptures détient sa propre histoire...»

Balcon plâtré et coloré

Cinq plasticiens – ou collectif dans le cas de EW – se partagent les autres salles. EW avec un travail où les mains jouent un véritable rôle, comme dans une chorégraphie, calculée et mysté-

Le motif de la vague fait enfin allusion aux flots que traversent les migrants

rieuse: «La main gauche est dans la main droite, les pouces se touchent. Puis index, majeurs, annulaires et auriculaires se rejoignent...» L'Espagnole Irene Muñoz Martin avec une vidéo inscrite dans la réalité sociopolitique, en l'occurrence les circonstances entourant les naturalisations. Gil Pelaton, qui vit à Bienne, avec une intervention extérieure, sur le balcon de la Villa Bernasconi, comme plâtré et coloré, exemple de la manière dont l'artiste opère des glissements de matières et de sens.

Président Vertut montre un travail très fort, sous la forme d'une vidéo où de pseudo-djihadistes démolissent à coups de masse, dans un musée d'art contemporain, non pas des objets antiques, mais des pseudo-œuvres. Cette pièce interroge certes la violence, mais aussi le statut de l'œuvre d'art. Enfin, Omar Ba se renouvelle par le biais d'une technique qu'il vient d'acquérir, celle de l'icône. Magnifique façon d'associer les traditions: l'artiste musulman s'est formé dans les règles à un art typiquement chrétien, mais sans renoncer à son identité ni à son style. Très riche, cette exposition collective se donne à méditer. ■ LAURENCE CHAUVY

PANORAMA

La photographie primée à Hyères

Vendula Knopová a reçu dimanche le Grand Prix photographie du Festival d'Hyères pour sa série absurde faite de femme à barbe de spaghetti, de dossiers remplis de biscuits apéritifs et de cavalière à moto. L'Ecalienne Anaïs Boileau, elle, a obtenu le Prix du public Ville d'Hyères – Photographie et la Dotation Elie Saab pour son travail sur mordues du bronzage. Wataru Tominaga a obtenu le Grand Prix pour la mode. C. S.

Disparition de Martin Gray

L'écrivain franco-américain Martin Gray, survivant du ghetto de Varsovie, est décédé dans la nuit de dimanche à lundi en Belgique, à deux jours de son 94^e anniversaire. Surtout connu pour son best-seller autobiographique *Au nom de tous les miens* (1971), rédigé avec l'écrivain français Max Gallo, dans lequel il raconte notamment son évvasion camp d'extermination de Treblinka, cet ancien antiquaire avait perdu son épouse et leurs quatre enfants dans l'incendie de leur maison en 1970. AFP

Quinze musiciens pour un prix

Quinze musiciens ont été nommés pour le Grand Prix suisse de musique, dont quatre Romands: Laurent Aubert, Colin Vallon, Matthieu Michel et Lingling Yu. La Bernoise Sophie Hunger est aussi en lice. Verdict en septembre. ATS



Mai au Parc fait ce qui lui plaît

GRAND-LANCY • Musiques festives et humanistes de tous les coins du globe, théâtre de rue et perfos délirantes: menu de fête pour une 20^e édition à croquer au parc Bernasconi.

RODERIC MOUNIR

Vingt ans que Mai au Parc prend ses aises chaque printemps au parc Bernasconi, dans la commune de Lancy. Chanson, musiques festives et «néo-traditionnelles», performances tout public et théâtre de rue côtoient les sonorités «ethno» du festival Poussière du Monde, qui plante ses yourtes à la même période (lire ci-dessous). Au total, deux événements en un, pour le plaisir d'un public multigénérationnel, séduit par une offre de qualité et accessible, entièrement gratuite, dans un cadre verdoyant.

La météo maussade n'inquiète pas Antoine Frammery, programmeur: «Il paraît que Woodstock a vraiment commencé quand la pluie s'est mise à tomber. S'il pleut, on se précipitera sous le chapiteau, on se frôlera, on se serrera...» En tout cas, Mai au Parc affiche des ambitions artistiques réjouissantes pour sa 20^e édition. Jugez plutôt: vendredi, The Ex, Orchestra of Spheres et Massicot feront résonner la nouvelle sono mondiale «post-tout» (post-punk, post-world, post-dance). Curieuse de tout, exigeante et joyeuse. Les premiers sont néerlandais, les seconds australiens et les troisièmes, genevoises.

Performances dadaïstes

«On rejoint la programmation d'un lieu comme la Cave 12 dans ce qu'elle a de plus festif, ou celle du festival Baz'Art», s'enthousiasme Antoine Frammery. The Ex, formation culte, brasse depuis plus de trente-cinq ans le rock, l'improvisation libre et les musiques maliennes ou éthiopiennes – entre autres. Un superbe catalyseur d'énergies pour Mai au Parc. Cette première soirée sera d'autant plus ébouriffante que d'improbables performances y voisineront avec les concerts: sous le nom Vegan 2000, Colline Grosjean et Mara Krastina (de

Massicot) se lanceront dans un festival dadaïste entre danse contemporaine, concert, poésie sonore, conférence et acrobaties.

Avec *Las Vanitas*, de la compagnie Chris Cadillac (Marion Duval et Florian Leduc), il s'agit de déconstruire avec humour la représentation de soi dans l'arène sociale. Bas les masques, dans une confusion entre le vrai et le faux. «C'est fou et pas prétentieux», assure Antoine Frammery.

Du yoga sous un dôme

Pour souffler, on se glissera sous le dôme géodésique baptisé ARK. Durant les trois jours de Mai au Parc,

le CENC, centre d'expression numérique et corporelle, a carte blanche pour y projeter des images à 360° et diffuser des musiques planantes – dimanche après-midi, on s'y adonnera au yoga «immergé dans un espace de sons et de couleurs».

Samedi, le programme musical est assuré par Zedrus et ses amis, tandis que les rockers hispano-genevois Cardiac joueront en mode débranché. Emmené par les dénommés Sylvester Staline et John Lénine, le groupe français Soviet Suprem fera un malheur avec ses chansons à boire recyclant les mélodies russo-balkaniques à la sauce rock, hip-hop et

electro. Quant à Lalala Napoli, c'est le nouveau groupe de François Castiello, chanteur et accordéoniste de Bratsch. Sa tarentelle est jouée façon «hardcore», sur des tempos frénétiques avec cuivres, accordéon et violons. Fin de soirée survoltée.

Le cirque autrement

Samedi et dimanche après-midi, deux compagnies dépoussièreront l'art circassien et forain. L'illustre Famille Burattini présentera son spectacle tout public *T'as de beaux yeux, tu sais, Carabosse*. Baroques, humanistes, participatifs, les spectacles de cette troupe auvergnate pourfendent les clichés et démolissent les idoles en mêlant marionnettes et comédiens en chair et en os. Anomalie, étrangeté et imprévisibilité seront également au menu de *Rubbish Rabbit*, du Tony Clifton Circus, comédiens musiciens romains.

Ajoutez L'Angle du chat, hommage kletzmer et bruitiste au *Chat du Rabb* de Joann Sfar par Marc Berman (accordéon, piano), Benjamin Vicq (mandole) et Guillaume Lager (harmonica, bendir, percussion). Et les expos en cours à la Villa Bernasconi, à voir durant le festival. Sous ses deux chapiteaux, sa yourte et son dôme (buvettes et stands de restauration inclus), le parc Bernasconi se tient prêt. Avec un petit coup de pouce du ciel. I

(3 juin à 21h). Quant au Trio Hors Pistes, il fera entendre du jazz des Alpes, avec Bruno Duval, Jean-Marc Jacquier et Yves Cerf (5 juin à 17h). Samedi 28 mai à 21h, Tarek Abdallah et Adel Shams El-Din, deux Egyptiens d'Alexandrie, redonneront vie à une forme de musique savante en vogue jusqu'en 1940 au pays du Nil, la *wasla*. Tarek Abdallah s'inspire de l'âge d'or du luth oud égyptien en solo (1910-1930), qui est au cœur de ses recherches musicologiques à Lyon.

Pandit Nayan Ghosh (sitar, tabla) et Paul Grant (santur, tabla), accompagnés par Ishaan Ghosh au tabla, joueront le 4 juin à 21h des airs classiques de l'Inde du Nord. Genevois natif d'Atlanta (Géorgie), Paul Grant est l'un des rares Occidentaux à s'être dédié depuis plus de quarante ans aux musiques orientales. MOP

Du 20 mai au 5 juin. Places limitées, réservations ☎ 022 300 00 04 ou via www.pannalal.ch

Du 20 au 22 mai (entrée libre), parc Bernasconi, 8 route du Grand-Lancy. www.maiauparc.ch



L'illustre Famille Burattini démolit les idoles avec un humour ravageur. RÉGIS NARDOUX

EN BREF

ART, ROMAINMÔTIER (VD) Portes ouvertes dans une résidence

Résidence pour artistes située à Romainmôtier, l'Arc invite samedi à une journée «portes ouvertes». Cet événement donnera au public l'occasion de rencontrer les artistes en résidence à l'Arc cette année et d'approcher la maison l'Arc telle que la donnera à «entendre» l'artiste sonore Simon Whetham. Marena Witcher et le Shady Midnight Orchestra donneront un concert de jazz. Dans la cave de l'Arc, Filip Berte mettra en images les mécanismes d'inclusion et d'exclusion qui touchent les nouveaux arrivants en Suisse. MOP
Sa 21 mai, 12h-18h, L'Arc, cour du Cloître Romainmôtier. www.arc-artistryresidency.ch

LITTÉRATURE, LAUSANNE

Quarante ans de publications engagées

Samedi, les éditions d'En Bas s'associent à l'Age d'Homme et à Hélice Héli et fêtent 40 ans de politique éditoriale engagée. Les trois maisons donnent rendez-vous à la Nouvelle Librairie La Proue, à Lausanne, dès 11h. A cette occasion seront vernis plusieurs livres: *L'Almanach des Calendes*, ouvrage publié pour fêter ces 40 ans, *Jambon dodu*, un roman policier, et *Le Poisson tricolore*, un livre pour enfants. MOP

Sa 21 mai dès 11h à la Nouvelle Librairie La Proue (17 escaliers du Marché) à Lausanne. www.enbas.ch

EXPO, GENÈVE

Le regard ironique de Noyau

A Genève, la Galerie Papiers Gras met en lumière une «étoile souterraine» suisse – comme le présent son éditeur. Yves Nussbaum, alias Noyau, fait partie de ces artistes qui officient depuis des lustres avec autant de talent que de discrétion. Neuchâtelois établi à Zurich, cet illustrateur, dessinateur de presse et de BD est longtemps demeuré sous les radars. Seuls les petits Romands le connaissent bien, illustrateur officiel du ciné club la Lanterne magique. L'exposition présente des peintures et dessins récents, adultes, tels qu'on a pu le voir dans *L'Art de vivre*, ouvrage paru l'an dernier aux Cahiers des sinés. A la gouache ou à l'acrylique, tons pastel et contenu faussement naïf, ces travaux sont souvent ironiques et humoristiques. Vernissage le samedi 21 mai dès 16h en présence de l'artiste. vgr

Du 21 mai au 25 juin, Galerie Papiers Gras 1 pl. de l'île, Genève. www.papiers-gras.ch

Du sens de l'inutilité

DANSE • A l'ADC, à Genève, Foofwa d'Imobilité questionne le partage et la générosité dans une performance anti-utilitariste.

Dans le cadre du premier volet *Utile* de son projet avec de jeunes danseurs (notre critique du 17 décembre 2015), Foofwa d'Imobilité revisite l'histoire de la modernité en danse pour livrer à la Comédie de Genève un grand moment chorégraphique empli de fantaisie. Mardi soir, la deuxième étape de ce projet prévu sur trois ans, intitulée *Inutile: Don Austérité 3*, se déroulait d'abord en extérieur dans la cour

une traversée sur pointes, trois autres entamant une course effrénée. Foofwa envisage ici la culture, et a fortiori la danse, comme un jeu créateur de lien social.

Dans un deuxième temps, on pénètre avec lui par petits groupes dans les murs du théâtre. Il faut franchir le poste de contrôle et répondre à la question posée par Jonathan O'Hear – créateur lumière

amorphe, au fil du temps martelé par la grue à laquelle est suspendu un ingénieux dispositif lumineux-kinétique, à la fois lueur d'espoir et leurre où se perd l'âme humaine.

Enfin, dans un troisième temps, le public entre en jeu pour échanger un geste, un regard, une danse, dans des face-à-face participatifs. Autant de pratiques «anti-utilitaristes» voulues par Foofwa pour questionner le sens même de



CONCERT, GENÈVE

Porok Karpo, la voix pop du Tibet

S'il manquait un porte-voix «pop-rock» au Tibet, capable de chanter le pays et sa

entre la Place fédérale à Berne et celle des Nations à Genève. Aujourd'hui, il

Festival

Mai au parc se fait tout beau

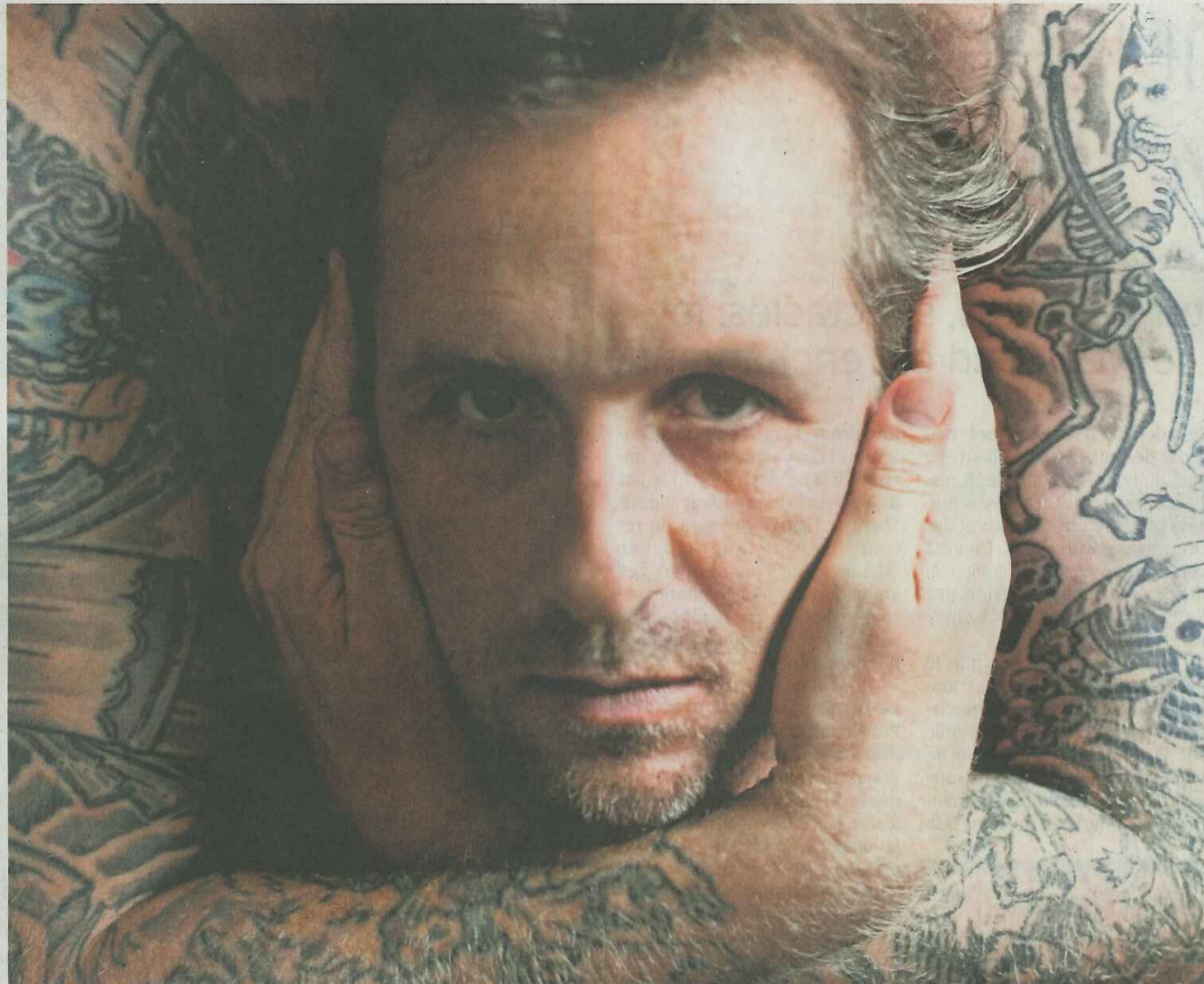
Pour la 20e édition, musiques du monde secouées de punk et cabaret déjanté ont rendez-vous du 20 au 22 mai sous les étoiles du parc Bernasconi

Fabrice Gottraux

Le festival Mai au parc, pour sa 20e édition, déploie son menu de fête du 20 au 22 mai. Durant tout le week-end, c'est pléthore de concerts, foison de spectacles, un tombereau de musiques du monde moulinées à l'aune du punk rock, un déluge de numéros de cabaret, mi-cirque, mi-théâtre, tous parfaitement délirants. Pour y goûter, le curieux, non content de pénétrer là sans bourse délier, aura l'embarras du choix entre le chapiteau rouge et son voisin bleu, la villa qui domine à vingt mètres au-dessus du vallon, et la yourte tout au fond en lisière de forêt. Mais quoi qu'on fasse ce week-end au parc Bernasconi, ce coin-ci des rives de l'Aire aura une allure de fiesta joyeuse et colorée.

Voyez seulement l'affiche des concerts! Du punk arabisant à consonance éthiopique: c'est The Ex, groupe pionnier de la scène néerlandaise, vieux de trente ans, reconnu à l'international comme fin limier des musiques exotiques oubliées dans les décombres de la colonie. Sa venue à Mai au parc, vendredi à 20 h 30, tient lieu d'événement. Au même titre que l'Orchestra of Spheres: vendredi toujours, à 22 h 30, l'ambiance sera tout autre. Ceux-là viennent de Wellington, en Nouvelle-Zélande, portent costume de gourou extraterrestre rappelant le Sun Ra des années 70 et mêlent dans leur musique jeu de cordes subsahariennes et pop synthétique pour un grand tutti trépidant.

Samedi s'offriront également à la consommation, outre les chapatis croquants et les pizzas rusti-



Zedrus, chanteur genevois à l'humour délicieusement vachard, sera du 40e festival Mai au parc samedi 21 mai à 19 h 30. JAN TURNBULL

ques, le duo français balkano drolatique Soviet Suprem (21 h 30) ainsi que l'étonnant combo Lalala Napoli (23 h 30): danses méridionales revisitées, tarentelles augmentées de guitares électriques et accordéon frissant font le lit de cette nouvelle formation réunie autour de François Castiello, membre des célèbres Bratsch, aujourd'hui séparés.

Entre les prémices du goûter et le cœur de l'apéro, dès 15 h le samedi et dès 14 h le dimanche, Mai

au parc propose également son lot de spectacles comestibles pour tous les publics. C'est la Cie Stella Rossa et son petit théâtre de marionnettes, par Costanza Solari (samedi et dimanche à 16 h). Ce sera également, plus costaud, carrément comique, l'illustre Famille Burattini et son bataclan de forains malappris, gouaille en vrac et sketches en pagaille (samedi et dimanche à 17 h). Tandis qu'une troupe italienne détonante, le Tony Clifton Circus, contera, en-

tre autres historiettes à dormir debout, la mort du Père Noël, avec pour sous-titre explicite «Euthanasie d'un mythe corpulent». Nous voilà prévenus.

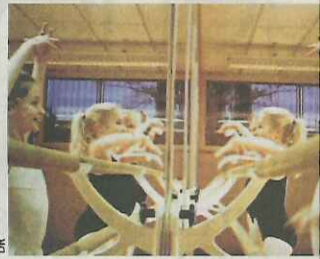
On ne compte pas les musiciens genevois également de la partie, Massicot et son rock haché menu, le chanteur Zedrus en compagnie d'un choix d'«amis» sans peurs, de même que le groupe de rock musclé Cardiac, dans une performance acoustique cette fois-ci. Puis encore L'Angle du

Chat, trio accordéon, mandole et percussions épris de musique klezmer et de sonorités nomades. Enfin, havre de paix au cœur de la tempête, trônera sur la pelouse le mystérieux ARK: conçu par François Moncarey et Ramona Altschu, ce dôme permet des projections «immersives» à 360 degrés absolument renversantes.

Festival Mai au parc Parc Bernasconi, du 20 au 22 mai, entrée libre. Infos: maiauparc.ch

Les choix de la rédaction

Spectacle
Quarante ans de danse dans le rétro



Créé en 1976, le Centre artistique du lac, à Collonge-Bellerive, fête ses quatre décennies. Présenté dimanche au Casino-Théâtre, le spectacle de danse *40 ans et encore...* offre une rétrospective son évolution. Sur des musiques cultes, les chorégraphies des élèves, âgés de 6 à 20 ans, sont entrecoupées de plusieurs vidéos. Quant aux styles de danse, ils sont très variés, à l'image du centre, allant du hip-hop au jazz, en passant par les claquettes, le contemporain et la comédie musicale. **P.H.M.**
Dimanche 22 mai, 15 h, Casino-Théâtre, rue de Carouge 42.

Scènes
Pôle onirique

Sur scène, on découvrira un igloo multicolore, une aurore boréale pacotille et une banquise phosphorescente. Autant d'accessoires pour un conte venu du Grand-Nord, né d'une expédition sur la terre des Inuits du Québec, le *Nunavik*. Mis en scène par David Gauchard, *Inuk* emmène ses spectateurs dans un Pôle onirique. Entre chants traditionnels et musique électro, l'occasion de s'interroger sur les hommes, la nature, le climat et les animaux. Une expérience sensorielle auto du froid, dès 7 ans.
Sa 21 et di 22 mai, 17 h, Théâtre Stram Gram, rte de Frontenex. Tél. 022 735 79 24.

PUBLICITÉ

LA NUIT
MAGIQUE
DES
MUSÉES

Genève
21+22 mai 2016
+ Journée internationale des musées

Publireportage

Oeuvres chorales sacrées de l'époque classique et romantique

Des chefs-d'œuvre de Mozart et de Schubert, ainsi que du compositeur suisse Fritz Stüssi résonnent avec la participation de la Zürcher Sing-Akademie, de l'Orchestre vom See et de solistes renommés. Les œuvres chorales de Stüssi relient la tradition de la fugue et de la polyphonie de Bach avec les harmonies et les couleurs orchestrales des romantiques dans un langage musical propre et une dramaturgie touchante. Le concert promet une expérience d'écoute exceptionnelle et l'attrait de la découverte de compositions de Fritz Stüssi, oubliées pendant près de 100 ans: les oratorios «Disparaître et Ressusciter» et «Psaume 28».

Cathédrale St-Pierre Genève

Dimanche, 22 mai 2016, 17h00

Programme:

Franz Schubert Tantum ergo en Mib Majeur D 962

Fritz Stüssi Oratorio «Psaume 28»

Wolfgang Amadeus Mozart Ave verum corpus KV 618

Fritz Stüssi Oratorio «Disparaître et Ressusciter»

Interprètes: Zürcher Sing-Akademie, Orchester vom See, Zürich

Solistes: Stephanie Pfeffer (Soprano), Sofia Pollak (Alto), Dieter Wagner (Ténor), Samuel Zünd (Basse)

Prévente: www.ticketino.com, Tél. 0900 441 441

(CHF 1.00/Minute, téléphone fixe),

Offices de poste, Manor Genève

Preise: Kat. I: CHF 45 / Kat. II: CHF 35 / Kat. III: CHF 20

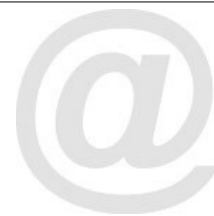
20% de réduction pour les familles à partir de 3 personnes

www.orchestervomsee.ch



Date: 16.07.2016

Bilan LA RÉFÉRENCE SUISSE DE L'ÉCONOMIE



Online-Ausgabe

Bilan
1204 Genève
022/ 322 36 36
www.bilan.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Magazines populaires
UUpM: 101'000
Page Visits: 396'503

[Lire en ligne](#)

N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016



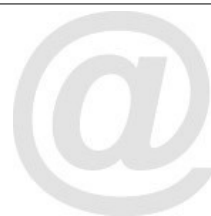
Etienne Dumont

Critique d'art

Né en 1948, Etienne Dumont a fait à Genève des études qui lui ont été peu utiles. Latin, grec, droit. Juriste raté, il a bifurqué vers le journalisme. Le plus souvent aux rubriques culturelles, il a travaillé de mars 1974 à mai 2013 à la "Tribune de Genève", en commençant par parler de cinéma. Sont ensuite venus les beaux-arts et les livres. A part ça, comme vous pouvez le voir, rien à signaler.

16 Juillet 2016

LANCY/La Villa Bernasconi accueille (une partie de) la collection Petignat



Online-Ausgabe

Bilan
1204 Genève
022/ 322 36 36
www.bilan.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Magazines populaires
UUpM: 101'000
Page Visits: 396'503

[Lire en ligne](#)

N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016



Crédits: Olaf Breuning

C'est un couple de collectionneurs original, puisqu'il s'agit de la mère et du fils. A Genève, dans les milieux «arty», tout le monde connaît Jocelyne et Fabrice Petignat. Les vrais galeristes (je ne parle pas ici des marchands de soupe) les citent toujours avec affection. Il faut dire qu'il s'agit de vrais amateurs, et non de spéculateurs «surfant» sur la vague. D'abord, il y a maintenant une trentaine d'années que les Petignat achètent. Ils le font en plus avec peu de moyens. Jocelyne est retraitée. Fabrice travaille comme comptable. Il leur a donc fallu se fixer des limites. Le plafond est longtemps resté de 5000 franc pour une œuvre. Nous voici bien loin d'«Art/Basel», que les Petignat visitent chaque mois de juin en curieux...

La Villa Bernasconi de Lancy, maison rouge édifée en 1828 et rachetée vers 1990 par la ville pour un faire un centre culturel, propose aujourd'hui un aperçu de cet ensemble sous le titre de «Conversation autour d'une collection». Ce n'est pas la première fois que les Petignat exposent, ce qui leur permet de dégager temporairement leur appartement, très engorgé. Pasquart avait rendu hommage à leur flair en 2008 à Bienne. Il y a eu d'autres ouvertures depuis. Il y a quelques mois, de manière plus privée, les membres de la séculaire Société des Arts genevoise ont ainsi eu droit à une visite «in situ». Entre 2008 et 2016, la collection a par ailleurs passablement enflé. Elle comptait environ 340 pièces il y a huit ans. Aujourd'hui, leur nombre se situe autour de 550.

Le corps, le portrait et la musique

Il a donc fallu opérer un choix, même cette «Conversation» occupe non seulement le rez-de-chaussée et le premier, mais encore le second étage, très bas sous plafond. Un lieu qu'on imagine servant pour les dépendances et le personnel au temps jadis. Il y a en tout 73 œuvres, présentées d'une manière assez muséale. L'idée intime de l'appartement s'est perdue, en dépit du cadre. Quelques thèmes se dégagent. Il y a tout d'abord la femme et le corps. Puis le portrait, et enfin la musique. Fabrice a beau avoir toujours vécu avec sa maman et jongler toute la journée avec les chiffres, il a un côté punk-rock.



Online-Ausgabe

 Bilan
 1204 Genève
 022/ 322 36 36
 www.bilan.ch

 Genre de média: Internet
 Type de média: Magazines populaires
 UUpM: 101'000
 Page Visits: 396'503


 Lire en ligne

 N° de thème: 862.016
 N° d'abonnement: 862016

Qui sont les artistes? Ceux de la scène internationale. Les Petignat gardent certes un œil sur ce qui se passe à Genève, mais ils ne font pas d'achats d'encouragement. Ils n'en ont pas les moyens comme André L'Huillier, depuis longtemps décédé, à qui la Villa Bernasconi rendait récemment hommage. L'ancien régisseur n'a d'ailleurs jamais trouvé de réel successeur en ce domaine. La mère et le fils s'intéressent donc à ce qui se fait ailleurs en Suisse et à l'étranger. Ils se fient à leur instinct. Pour donner un seul exemple, il doivent avoir été les premiers à acheter du Pipilotti Rist, au début des années 1990 en dehors des proches de l'artiste saint-galloise. Idem pour Olaf Breuning, le Schaffhousois de New York.

Ni trop cher, ni trop grand

Leurs limites financières et le manque d'espace chez eux éloignent les Petignat des énormes machins que l'art contemporain affectionne aujourd'hui. Il leur faut du moyen et petit format. Ou alors des multiples conçus non pas pour d'immenses halls de banque, mais des dessus de meubles. La collection comprend ainsi une mini installation de Sonia Kacem, des cartes de visite de Maurizio Cattelan, des toiles encore modestes de Billy Childish ou des photos de Marina Abramovic se mesurant encore en centimètres carrés.

Tous les noms ne sont pas connus, et encore moins célèbres. Je pense notamment aux artistes de l'Est. Disons cependant que la collection reste dans les règles de l'art contemporain, toujours plus rigides et contraignantes en dépit des apparences. Elle ne sort pas des clous. Audacieuse il y a trente ans, quand la création actuelle restait encore suspecte, ses choix suivent ce qui devient difficile d'appeler des avant-gardes, alors que le contemporain devient dictatorial avec ce que cela suppose d'intolérance. Il devient presque interdit, en 2016, de collectionner autre chose (à part, peut-être, de l'art brut ou tribal) que de l'"art émergent" sans se faire traiter de passéisme, voire de ringardise.

Un devoir de défrichage

Avec cette «Conversation autour d'une collection», dont le titre se voit emprunté à un dialogue développé par Jocelyne et Fabrice Petignat avec Roman Ondak lors d'un cours de langue pour débutants (le texte figure sur un mur de l'entrée), la Villa Bernasconi n'en remplit pas moins son devoir de défrichage. La prochaine exposition sera consacrée à deux demi stars de l'art contemporain. J'ai cité le Vaudois Julian Charrière et l'Allemand Julius von Bismarck. A suivre!

Pratique

«Conversation autour d'une collection», Villa Bernasconi, 8, route du Grand-Lancy, jusqu'au 31 juillet. Tél. 022 794 73 03, site www.villabernasconi.ch Ouvert du mardi au dimanche de 14h à 18h.

Photo (Olaf Breuning): Les Petignat ont figuré parmi les premiers amateurs du Schaffhousois de New York.

Prochaine chronique le dimanche 17 juillet. Je sors complètement du cadre, pour une fois. Rendez-vous avec Thierry Mertenat. L'ancien journaliste culturel a publié un livre sur les pompiers genevois.

Thèmes

Genève Exposition Art contemporain

Marché de l'art

Ces collectionneurs qui aiment partager leur passion

A Genève, de nombreux musées font découvrir au public des collections privées qui lui sont habituellement cachées. Décryptage d'un phénomène récent qui satisfait tous ses protagonistes

Muriel Grand

Décidément, les collectionneurs ont la cote dans les musées. Le programme estival des expositions le confirme. Rien qu'à Genève, cinq institutions présentent actuellement des collections privées, dans des domaines très variés. «C'est une tendance récente, précise Frédéric Elkaim, cofondateur du Cercle franco-suisse des collectionneurs. En quelques années, on est passé d'une confidentialité totale des collectionneurs à une participation active à la vie artistique. En mettant sur pied des fondations, en attribuant des prix ou en participant à des comités de sélection, par exemple.»

A l'origine, qu'est-ce qui pousse un individu à constituer une collection? «Cela sert de validation sociale, une ma-

«Les institutions muséales, qui ont un rôle éducatif, doivent tendre à l'exhaustivité. Tandis que la collection privée révèle la sensibilité de celui qui l'a constituée»

Frédéric Elkaim
Cofondateur du Cercle franco-suisse des collectionneurs

nière d'anoblir sa fortune, comme on s'achetait un temps des ancêtres, explique le spécialiste du marché de l'art. Cela permet aussi d'établir des relations, de se montrer. Sans oublier le fantasme du placement financier, qui est toujours présent. Mais la plupart des collectionneurs portent un intérêt sincère à l'art. Pour certains, cette démarche donne même un sens à leur existence.»

Pas besoin d'énormément d'argent pour collectionner, insiste celui qui conseille les novices désirant se lancer. Pour lui, il s'agit de trouver un équilibre entre les goûts personnels et des critères plus objectifs concernant l'importance des artistes et des œuvres. «En faisant ses propres choix, on affirme son goût, on s'engage, on devient acteur au lieu de rester simple observateur», constate Frédéric Elkaim.

Beaucoup de collectionneurs sont ainsi passés tout naturellement des visites d'expositions à l'achat d'œuvres. Une manière d'entrer dans l'intimité d'une peinture ou d'une sculpture, d'établir une relation profonde avec elle, de se l'approprier. Mais bon nombre d'entre eux choisissent aussi de partager leurs trésors avec le grand public, sous des formes diverses: musée privé, fondation ou exposition dans des institutions (voir les portraits ci-contre).

Entre exhaustivité et sensibilité

«Il existe une relation d'interdépendance entre les institutions et les collectionneurs, observe Frédéric Elkaim. Les premières effectuent la sélection de base des artistes et établissent leur réputation, tandis que les seconds leur assurent une validation sur le marché international. Ils leur viennent aussi en aide financièrement, en tant que mécènes.»

L'expert souligne également leur différence d'approche: «Les institutions, qui ont un rôle éducatif, doivent tendre à l'exhaustivité, tandis que la collection privée révèle la sensibilité de celui qui l'a constituée, sa propre interprétation de l'histoire de l'art.» Il relève que l'art matériel, déclinant un concept, est plus volontiers collectionné par les musées que les privés, qui préfèrent acquérir des objets: «Les deux se complètent. De toute façon, vu le nombre d'œuvres produites, il y en a assez pour tout le monde.»



Grand collectionneur de céramiques contemporaines, Frank Nievergelt expose une partie de ses pièces au Musée Ariana, auquel il les a léguées. NICOLAS LIEBER

Les musées collaborent très régulièrement avec les collectionneurs, notamment pour des prêts. «Nous devons être attentifs, confie Jean-Yves Marin, directeur du Musée d'art et d'histoire, qui montre jusqu'à dimanche une partie de la collection de Dakis Joannou. Nous savons que le fait d'exposer une œuvre fait mon-

ter son prix. En travaillant avec des fondations, dont les œuvres ne sont plus sur le marché, il n'y a pas de problème.»

De la collection au musée

Ces prêts se transforment parfois en dons, comme dans le cas de l'Ariana: suite à l'exposition actuelle de ses cérami-

ques contemporaines, Frank Nievergelt les a offertes à l'institution. Une aubaine pour un musée qui, comme tous ceux de la Ville de Genève, n'a plus de budget d'acquisition. Et qui est d'ailleurs lui-même, comme beaucoup d'institutions muséales, issu d'une collection privée: celle de Gustave Revilliod.

Mais les musées n'acceptent pas pour autant n'importe quel don. «Nous devons expliquer aux collectionneurs que nous n'avons ni la place ni les forces nécessaires pour accueillir tout ce qu'on nous propose», réagit Anne-Claire Schumacher, conservatrice du Musée Ariana. «Il faut que l'œuvre nous intéresse vraiment,

soit pour être directement accrochée, soit pour une exposition, soit d'un point de vue scientifique, résume Jean-Yves Marin. Si un objet entre dans nos collections, il y sera encore dans 200 ans. C'est une grande responsabilité.»

Les musées ne sont-ils pas trop jaloux des moyens dont disposent les collection-

neurs? «En volume, avec nos 600 000 objets, nous sommes souvent bien plus riches qu'eux, sourit le directeur du Musée d'art et d'histoire. On ne joue pas dans la même catégorie. De toute façon, à terme, ils travaillent pour nous, puisque les grandes collections finissent le plus souvent dans les musées!»

L'exposition, reflet d'une personnalité

Présentées entre Lancy et Lucerne, des collections genevoises d'art contemporain dessinent un portrait de leurs propriétaires

Muriel Grand

La Villa Bernasconi n'est pas un lieu d'exposition comme les autres. Ancienne maison de maître, elle comporte une enfilade de petites pièces dont le parquet craque sous les pieds. «J'aime beaucoup cette atmosphère intime, on se sent vraiment à la maison» apprécie Jocelyne Petignat, qui y expose jusqu'au 31 juillet une sélection des œuvres contemporaines qu'elle collectionne avec son fils. Sauf que chez eux, elles sont bien plus entassées...

La responsable de la Villa Bernasconi, Hélène Mariéthoz, a souhaité organiser cette exposition dans un but précis: «Vu que nous accueillons souvent de jeunes artistes, c'est une manière de leur rappeler dans quel terreau ils interviennent. Et de montrer qu'à Genève, on trouve de l'art international de qualité.» Quant aux propriétaires, ils font volontiers découvrir leurs trésors: «Ce serait dommage d'avoir cela chez soi et de n'en faire profiter personne!» commente la collectionneuse genevoise.

Chaque chambre de la villa a sa propre thématique. La pièce des artistes de l'Est. Celle des jeunes Anglais. Celle des femmes. Celle consacrée à la musique. L'ensemble rend compte des goûts variés des propriétaires sur trente ans de collectionnisme aigüé, entre photo, vidéo, dessin, installation et témoignage de performances. Avec en commun, le rapport au corps et à l'identité, parsemé d'humour.

Rencontrer les créateurs

«Savoir lire l'art contemporain, c'est comme le chinois: il faut une dizaine d'années d'apprentissage mais après ça paraît évident, estime Fabrice Petignat. Nous avons beaucoup lu et vu des expositions un peu partout.» Pourquoi se consacrent sur l'art d'aujourd'hui? «Ces œuvres sont en prise avec le monde dans lequel on vit, et puis cela nous permet de rencontrer les créateurs», répond sa mère.



Avec Fabrice Petignat et sa mère, Jocelyne, l'art contemporain se collectionne en famille. Et il s'expose à la Villa Bernasconi jusqu'au 31 juillet. OLIVIER VOGELSSANG

«Nous avons toujours choisi nos jeunes artistes au coup de cœur, poursuit-elle. S'ils deviennent célèbres, tant mieux. Sinon tant pis! Mais lorsque leur cote monte trop, on ne peut plus les suivre...» Les Petignat ont ainsi été les seuls à acheter une pièce à Pipilotti Rist lors de sa première exposition. Une artiste dont ils possèdent plusieurs œuvres, de différentes périodes. «Cette exposition constitue un portrait esthétique des collectionneurs», estime Hélène Mariéthoz.

En dialogue avec le musée

A Lucerne, une autre collection genevoise fait actuellement l'objet d'une exposition. Mais au Kunstmuseum, elle instaure un dialogue avec les œuvres que possède l'institution. «Notre fonds et celui de Jacqueline et Luc Robert se complètent parfaitement, souligne Heinz Stahlhut, le commissaire d'exposition. Cela nous permet de combler certains trous. Et de montrer des artistes romands qui sont peu connus outre-Sarine.»

Car le couple s'intéresse exclusivement à la production suisse, des années 60 à nos jours. On trouve dans sa collection aussi bien des œuvres de célébrités, comme John Armleder ou Ben Vautier - dont on oublie souvent qu'il est d'origine suisse - que des artistes méconnus, tels que Walter Grab ou Michel Grillet. «Au début, je m'intéressais surtout à l'art informel, notamment la seconde Ecole de

Paris, se souvient Luc Robert. Mais aller régulièrement dans la capitale française pour trouver des œuvres n'était pas simple. J'ai rencontré un galeriste genevois, Anton Meier, qui m'a fait découvrir l'art suisse. Et j'ai compris qu'il n'y avait pas besoin de traverser la frontière pour trouver des travaux intéressants.»

Fils d'artiste, le Genevois a toujours collectionné. Des autographes de musiciens, des étiquettes de vin... «On naît collectionneur, avec le besoin de rassembler des choses autour de soi.» Il a peu à peu précisé ses idées et s'est imposé une discipline, jusqu'à définir son terrain de chasse actuel. Partageur, il a prêté ses œuvres pour différentes expositions, notamment au Mamco. C'est une pièce convoitée par le Kunstmuseum de Lucerne et acquise par le collectionneur qui a établi un lien entre eux et donné naissance à l'exposition.

A cette occasion, les Robert ont décidé de léguer une partie des travaux présentés au musée. «Lorsqu'on arrive à un certain âge, on se demande ce que va devenir sa collection, rapporte Luc Robert. Créer une fondation, c'est compliqué, et nos enfants ne se montrent pas très intéressés. De toute façon, l'essentiel reste de vivre avec les œuvres, pas de les posséder. Suivant les variations de la lumière ou notre état d'esprit, elles apparaissent chaque jour différemment. C'est un privilège exceptionnel d'en avoir chez soi.»

Jean Paul Barbier-Mueller: «On y passe des nuits blanches»



Jean Paul Barbier-Mueller a créé son propre musée pour faire découvrir au public sa collection d'art primitif, la plus grande au monde. LAURENT GUIRAUD

des nuits blanches à se demander si on a bien fait d'acheter telle pièce, quelle sera la prochaine et si on aura les moyens. Il n'y a pas de limite.»

Pour faire connaître au public cette collection, la plus importante du monde, il ouvre avec sa femme, Monique, le Musée Barbier-Mueller en 1977. «Sinon elles restaient dans nos caves» Il subvient seul aux frais d'exploitation, sans subvention.

«J'achète ces objets pour leurs qualités esthétiques, glisse-t-il. Or, ce n'est pas ce qu'on demande à un musée. Je dois donc faire attention que le collectionneur ne subisse pas trop l'influence du directeur de musée et choisisse des œuvres moins belles afin de compléter la collection.» Sa plus grande récompense: lorsque les visiteurs repartent séduits, en ayant découvert un nouvel univers. M.G.

Le couple Auer-Ory: «Tout ce qui touche à la photographie nous intéresse»



Michel et Michèle Auer ont mis cinquante ans à réunir leur collection, qui comprend tirages photographiques, appareils, livres, affiches et objets. L. GUIRAUD

Sur les hauts d'Hermance, dans un bâtiment de béton accolé à une maison, se cache un véritable trésor. Pas moins de 60 000 tirages photographiques originaux, 500 appareils anciens, 23 000 livres sur la photo, sans compter les affiches et objets qui constituent le fonds de la Fondation Auer Ory pour la photographie.

Michel et Michèle Auer ont mis cinquante ans à constituer cette collection. «Je collectionnais beaucoup de choses, canifs, pistolets à amorces, objets d'optique, vieux téléphones...» rapporte Michel Auer. Quand je suis devenu un professionnel de la photo, je me suis dit que je devais faire ça sérieusement, en me concentrant sur un domaine.»

C'est dans ce contexte qu'il rencontre sa femme: elle possède un appareil photo qui l'intéresse. Collectionneuse

invétérée, elle se fixe sur la photo le jour où sa femme de ménage brise son ensemble de porcelaines de la Compagnie des Indes: «Au moins, les photos ne se cassent pas!»

Tous deux se font puciers à Paris puis tiennent une boutique spécialisée. Cela leur permet de repérer des objets intéressants. «A l'époque, la photographie ne passionnait pas grand monde et les prix étaient très bas, se souvient Michèle Auer. On a fait sortir pas mal de trésors des greniers.»

Leurs réserves se remplissent rapidement, vu leurs critères de sélection: «Tout ce qui touchait de près ou de loin au domaine nous intéressait, précise son mari. Plus vous collectionnez large, plus vous pouvez trouver des choses. Se spécialiser, c'est frustrant.»

Finalement, ils s'établissent à Genève, ville d'origine de Michel Auer,

où ils cofondent le Centre de la photographie. Des expositions de leur collection ont lieu dans le Bâtiment d'art contemporain et au Musée d'art et d'histoire, tandis qu'ils réfléchissent à la meilleure manière de la pérenniser. Afin d'éviter que leur ensemble ne soit dispersé, ils créent la fondation en 2009 et lui construisent un bâtiment deux ans plus tard.

Pour la faire connaître aux Genevois, le couple présente régulièrement le travail de photographes contemporains dans leurs murs, souvent suite à des dons. Parallèlement, des expositions se tiennent dans des institutions telles que la Bibliothèque de Genève, qui raconte actuellement l'histoire de la réception de la photographie à travers les objets des Auer. Sans oublier la numérisation du fonds, qui est en cours. La retraite, ce ne sera pas pour tout de suite... M.G.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016
Page: 18
Surface: 63'761 mm²

Excursions en zones radioactives, paysages repeints au naturel ou pigeons travestis: à la Villa Bernasconi, à Lancy, Julian Charrière et Julius von Bismarck bousculent nos a priori

JULIAN ET JULIUS, UNE AFFAIRE DE PERCEPTION



Zwei Esel (2013), Julius von Bismarck (photo de Julian Charrière).
JULIUS VON BISMARCK

SAMUEL SCHELLENBERG

Exposition ▶ Leurs prénoms sont cousins, ils partagent un atelier à Berlin et ont tous deux étudié auprès de l'artiste dano-islandais Olafur Eliasson. Réunis au sein d'une passionnante exposition à la Villa Bernasconi à Lancy (GE), Julian Charrière et Julius von Bismarck ont également des approches similaires: le plasticien suisse et son compère allemand interrogent la représentation, le savoir scientifique, la perception ou l'espace-temps. Sans hésiter à prendre des risques physiques, par exemple lors d'interventions en territoires extrêmes.

L'exposition conjointe s'avère d'autant plus logique qu'ils ont souvent créé ensemble. C'est ainsi Julian Charrière, né en 1987, qui tient l'appareil photo

lorsque Julius von Bismarck, classe 1983, convainc un âne d'en tirer un autre (*Zwei Esel*, 2013), «une scène très compliquée à orchestrer», dit son auteur. Et c'est aussi le premier qui a filmé le second dans *Punishment* (2011-1012), vidéo où von Bismarck fouette littéralement les Alpes, en référence au roi Xerxès envoyant ses soldats punir la mer par flagellation.

Au fil des marches menant aux étages, pour des photos signées à deux, ils ont pulvérisé de colorants naturels une brigade de pigeons, leur donnant les coloris chatoyants d'oiseaux nettement plus «nobles» – composée de 27 images, la proposition s'était invitée à la Biennale 2012 de la capitale mondiale de ce volatile tant détesté: Venise (*Some Pigeons Are*

More Equal Than Others, 2012). Et pour la série *Kunstwerk* (2014), ils ont produit des grands clichés inscrivant dans la nature le nom de ce qu'on y voit: *Snow* dans la neige, *Dune* sur une butte de sable, *Wald* sur les arbres d'un bosquet. «Ici le mot est en allemand plutôt qu'en anglais, pour souligner la dimension romantique sous-entendue dans la forêt germanique», expliquait Julian Charrière, en marge du vernissage de l'exposition vendredi dernier.

Sur les bois d'un cerf

A Lancy, le point fort de leur collaboration s'appelle *Objects In Mirror Might Be Closer Than They Appear* (2016) – c'est aussi le titre de l'exposition. A voir au deuxième étage, la vidéo revient sur la catastrophe de Tchernobyl, trente ans



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016
Page: 18
Surface: 63'761 mm²

après l'entrée en fusion et l'explosion du réacteur 4 de la centrale nucléaire. Le drame, on s'en souvient, avait provoqué l'évacuation de quelque 100 000 personnes. Située à cheval entre l'Ukraine et la Biélorussie, la zone d'exclusion est devenue de facto un parc naturel, où vie végétale et animale battent leur plein malgré la radioactivité ambiante. On parcourt le périmètre par le biais d'une caméra miniature fixée sur les bois d'un cerf, dirigée vers l'une des pupilles de la bête: l'image filmée montre les environs tels qu'ils se reflètent dans un globe oculaire de la bête. Avec ses verts intenses, le paysage semble paradisiaque, alors qu'il demeure méchamment toxique.

En parallèle, la vidéo présente la terre vue de l'espace, par des images de plusieurs missions spatiales, soviétique et étasuniennes: objet récurrent dans le travail de Julian Charrière, la sphère terrestre répond à l'œil du cerf, confrontant deux progrès scientifiques majeurs du XX^e siècle – l'invention d'une énergie bon marché, devenue épée de Damoclès pour l'humanité, et les voyages dans le cosmos, stimulés par la guerre froide.

En fond sonore, on entend le cœur de l'animal et des bruits issus des fusées.

L'exposition présente encore la photo d'un paysage de campagne russe, par Julius von Bismarck. Comme le montre le making of d'une autre photo de la série *Landscape Painting*, les couleurs des plantes sont artificielles: elles ont d'abord été recouvertes de peinture blanche, en pleine nature, avant d'être repeintes par des travailleurs locaux dans des tonalités proches du réel, durant plusieurs jours. À peine perceptible sur la photo, le décalage n'en donne pas moins une impression d'étrangeté.

Dans la vidéo *Baumanalyse* (2013), Julius von Bismarck fait tourner une lame de couteau suisse autour d'un tronc d'arbre, provoquant la chute du feuillu après huit heures. Un geste radical qui répond au tas de sacs d'explosif de marque Exan nonchalamment posés au rez-de-chaussée, une installation signée du même artiste. Sont-ils réellement remplis de nitrate d'ammonium, qui – en cas d'incendie – effacerait à jamais la Villa Bernasconi de la carte de Lancy?

Radieuses radiations

La dernière grande exposition de Julian Charrière dans la région date de fin 2014, au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, où il exposait en tant que lauréat du prix Manor. Le Morgien y posait un paysage de bacs en acier remplis de solutions salines – elle provenaient des gisements de lithium d'un *salar* argentin. Il présentait également une vidéo tournée au Kazakhstan, sur le terrain du polygone nucléaire témoin des premiers essais atomiques soviétiques dès 1949. Le site de Semipalatinsk, c'est son nom, est également présent à Lancy par le biais de *Polygon XVI* (2015), une photographie argentique à «double exposition»: celle de la lumière et celle de la radioactivité, qui crée des nuages blancs sur la pellicule. Le cliché met en évidence l'invisible, titillant une nouvelle fois la notion de perception. †

Villa Bernasconi, 8 rte du Grand-Lancy, Lancy, jusqu'au 13 novembre, ma-di 14h-18h, www.villabernasconi.ch

Un livre d'artiste paraît à l'occasion de l'exposition.



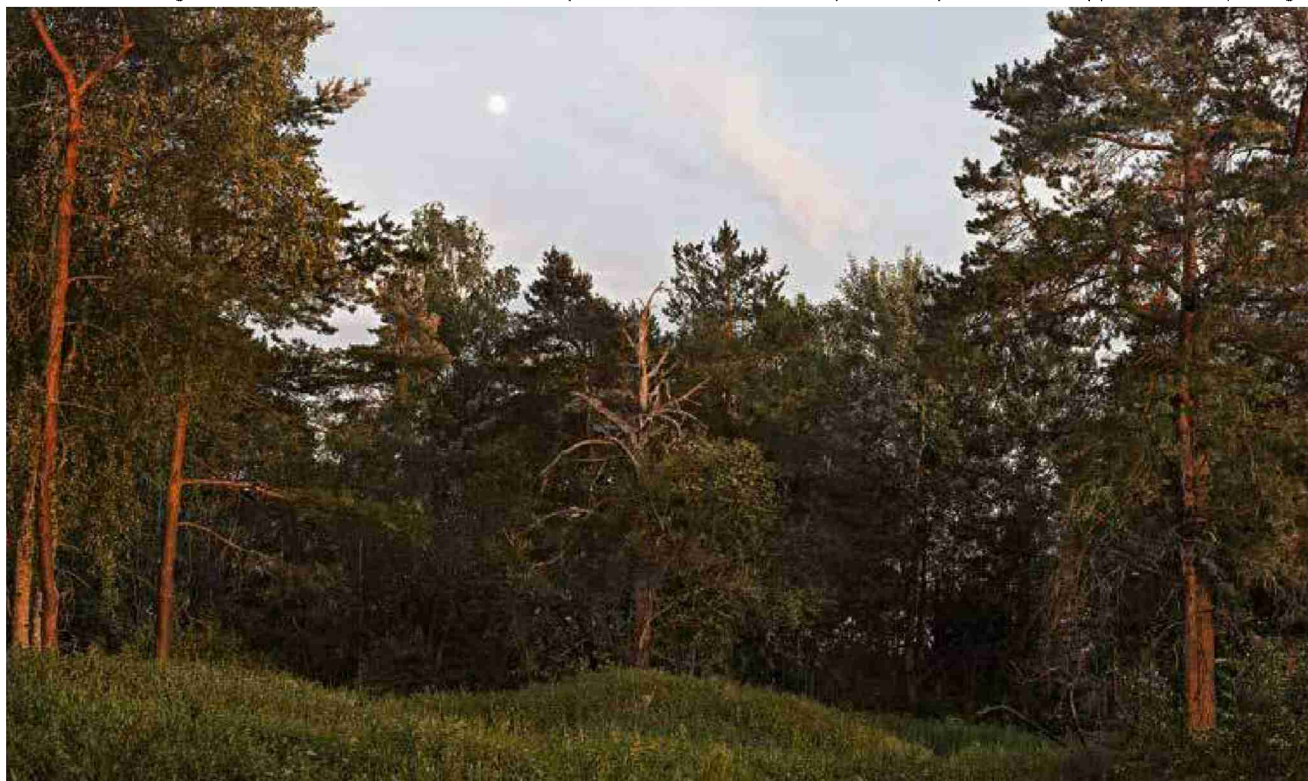
Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'802
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016
Page: 21
Surface: 77'147 mm²

Le temps des hommes et celui de la planète

BEAUX-ARTS En novembre, la COP22, à Marrakech, devrait permettre de se féliciter des ratifications en cours de l'Accord de Paris sur le climat. En marge de cette actualité, la visite de deux expositions, à Thoune et Lancy, donne à penser notre rapport aux temps longs



«Landscape Painting (Russia)», de Julius von Bismarck. Pour réaliser cette œuvre, l'artiste a demandé à des habitants de couvrir entièrement une portion de leur paysage de peinture blanche. Puis de retrouver les couleurs des troncs, des feuilles, des herbes pour reconstituer l'original. JULIUS VON BISMARCK. COURTESY THE ARTIST AND ALEXANDER LEVY, BERLIN

ÉLISABETH CHARDON

🐦 @echardon

En décembre dernier, l'Accord de Paris sur le climat surprenait, final inattendu d'une COP21 qui avait aussi beaucoup sollicité les artistes. Si certains d'entre eux s'étaient un peu fourvoyés dans un pur militantisme écologiste, d'autres avaient su rechercher des langages, des voix différentes pour questionner la place de l'humain sur Terre. Depuis, la ratification des accords va plutôt bon train et l'on devrait s'en réjouir à la COP22, à Marrakech.

Les artistes n'en ont pas pour autant dit leur dernier mot. Deux expositions permettent de s'en

rendre compte, qui réunissent des œuvres où il est question du temps de l'univers et du nôtre, de la force des éléments sur nous et de notre force sur les éléments. Un art nourri de science souvent, mais aussi de poésie.

Au Kunstmuseum de Thoune, *Les Forces derrière les formes* est une exposition déjà présentée à Innsbruck et Krefeld. Clairement, deux sortes de processus s'y croisent, ceux, géologiques, qui façonnent notre planète et sur lesquels l'être humain pèse plus ou moins, et les processus artistiques, ici le plus souvent inspirés par les premiers.

Le travail d'Ilana Halperin (née

en 1973 à New York, vit à Glasgow) y est particulièrement bien mis en valeur. L'artiste met continuellement en balance le temps quasi immédiat, celui de sa propre vie et de ses actes artistiques – qu'elle dessine, grave ou filme – et celui de la formation des roches et des minéraux, des coraux aussi. Ses œuvres cheminent sur une crête entre observations scientifiques et artistiques. Ses vastes planches de dessin évoquent les savants du XVIII^e siècle découvrant le monde. Elles comprennent des écritures narratives où faits scientifiques, récits extraordinaires et personnels se croisent. «J'ai passé l'anniversaire de mes 30 ans avec



Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'802
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 862.016
N° d'abonnement: 862016
Page: 21
Surface: 77'147 mm²

un volcan né la même année», raconte-t-elle par exemple. Il s'agit du Eldfell, en Islande, qui a donné lieu à une série d'œuvres. Ilana Halperin reproduit avec subtilité des créations minéralogiques, la naissance d'une pierre devenant ainsi un acte artistique chargé d'émotion. L'exposition montre plusieurs œuvres, dont une infime partie de sa collection de mica, issue des restes d'un site d'extraction en Ecosse. Sur ces pierres feuilletées, comme de petits livres, on découvre de minuscules formes, qu'on prend d'abord pour les fossiles de végétaux ou de mollusques avant de comprendre que ce sont des dessins gravés au laser.

Une même forme se retrouve chez plus d'un artiste, celle du temps donné par les anneaux de croissance des arbres. La dendrochronologie des scientifiques a depuis longtemps séduit les artistes – qu'on pense à la fin de *La Jetée* de Chris Marker. Ici, les dessins de Katie Paterson et de Giuseppe Penone jouent leur rôle hypnotisant. Du Bernois George Steinmann, on retrouve des dessins au jus de myrtille évocateurs de notre lien au végétal, mais aussi un passionnant travail historique, quasi documentaire, *From-to-Beyond*, série de documents sur les Samis de l'Arctique russe (1995-1997).

C'est une sorte d'esthétique de la responsabilité qui se dégage de ces œuvres sans qu'elles n'assènent des accusations directes. Ainsi, Julian Charrière s'intéresse à «l'archéologie du futur» et donc aux traces que nous laissons. Il montre ses images d'iceberg qu'il chauffe au chalumeau, simple mais spectaculaire mise en abyme de la res-

ponsabilité de l'humain dans le réchauffement climatique, mais aussi de grandes tables où sont présentés des morceaux de lave mêlés à des déchets électroniques. Ces cailloux concrétisent les problématiques écologiques, mais aussi économiques et politiques, de notre monde numérique, basé sur l'exploitation de minerais rares.

On retrouve Julian Charrière dans une seconde exposition, à la Villa Bernasconi, à Lancy. Ici, il expose avec Julius von Bismarck. Ils se sont connus à l'Institut für Raumexperimente («expériences spatiales») à Berlin et continuent à partager le même atelier avec d'autres anciens étudiants d'Olafur Eliasson. Julius von Bismarck a notamment été le premier artiste en résidence du programme Collide, au CERN, en 2011. Et *Le Temps* a produit pour sa collection d'art contemporain une photogravure de Julian Charrière au moment de son exposition au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne pour le Prix culturel Manor Vaud, en 2014. On y voyait le paysage de Semipalatinsk (Kazakhstan) nucléarisé par les essais soviétiques, vue qu'on retrouve dans une photographie exposée à la Villa Bernasconi.

L'exposition de ces deux voisins d'atelier berlinois s'appelle, traduite en français, *Les Objets dans le miroir peuvent être plus près qu'ils ne paraissent*. C'est aussi le titre d'une vidéo réalisée en commun, où l'on voit le monde à travers les yeux, et même dans les yeux, d'un cerf. Ils ont pour cela fixé une caméra GoPro sur un de ces animaux, vivant dans la forêt de Tchernobyl. Les images de la Terre prises depuis la première

mission Apollo soulignent encore la mélancolie de l'œuvre, qui questionne le comportement orgueilleux de l'homme vis-à-vis de la planète.

«J'ai passé l'anniversaire de mes 30 ans avec un volcan né la même année»

ILANA HALPERIN, ARTISTE

Les artistes sont sans cesse aux prises avec l'anthropocène, cette période géologique liée au pouvoir qu'ont les activités humaines de modifier l'écosystème terrestre. Ainsi dans *Punishment* (2011-2012), Julius von Bismarck fouette les eaux des lacs, les sommets des montagnes. Et dans des vidéos plus récentes, *Landscape Painting (Jungle)* et *(Russia)*, il a demandé à des habitants de couvrir entièrement une portion de leur paysage de peinture blanche. Puis de retrouver les couleurs des troncs, des feuilles, des herbes pour reconstituer l'original. Quelle est notre mémoire des choses qui nous entourent et nous dépassent? Que sommes-nous capables de reconstituer de ce que nous anéantissons? ■

Die Kräfte hinter den Formen, Kunstmuseum, Thoune, jusqu'au 20 novembre. www.kunstmuseumthun.ch

Objects in Mirror Might Be Closer Than They Appear, Julian Charrière, Julius von Bismarck. Villa Bernasconi, Lancy (GE), jusqu'au 13 novembre. www.villabernasconi.ch